

Lorsqu'il fut assez éloigné pour ne plus avoir à redouter d'être surveillé par quelque espion inconnu ou invisible, Claude Aubryot cessa de courir et adopta une allure plus posée et surtout moins compromettante.

Il marchait à travers les rues avec une sûreté indiquant une connaissance parfaite de l'endroit où il se trouvait.

Après avoir tourné à droite, à gauche, traversé plusieurs impasses, le jeune homme arriva enfin dans une rue étroite, boueuse, dont les maisons, espèces de masures sordides et suintant la misère, ne se soutenaient qu'en s'appuyant les unes sur les autres, et se réunissaient presque par la faite ; le jeune homme s'arrêta ; il jeta autour de lui un regard inquisiteur, et rassuré sans doute par la solitude qui régnait autour de lui, il frappa légèrement du pommeau de sa dague contre une porte basse, fangeuse et couverte d'une mousse fétide.

Au bout d'un instant, un pas lourd se fit entendre dans l'intérieur de la maison, et une voix rauque grommela d'un ton de mauvaise humeur :

— Passe ton chemin, parpaillot ? Ne dérange pas les honnêtes gens qui reposent. Va-t-en griller avec le grand diable d'enfer !

— J'en viens, répondit en riant le jeune homme.

— Alors, c'est différent, fit l'inconnu dont le ton se radoucit un peu. S'il en est ainsi, tu dois avoir des nouvelles ?

— J'en apporte de toutes fraîches, reprit le jeune homme.

— Très-bien ! c'est ce que nous allons voir, tu vas nous conter ça ! je suis très-curieux de savoir ce qui se passe là-bas.

La porte s'entrouvrit légèrement ; le page se glissa comme une coulœuvre dans l'entre-bâillement, puis la porte se reforma.

Les deux hommes cessèrent alors toute conversation et, l'un précédant l'autre, ils gravirent presque à tâtons, les marches d'un escalier obscur, aboutissant à une chambre de médiocre étendue dans laquelle ils pénétrèrent.

Un autre personnage se trouvait dans cette pièce, mais cet homme était si bien emmitouflé dans les plis d'une espèce de turban qui lui couvrait presque tout le visage, qu'à moins d'être assuré de son identité, il était impossible de le reconnaître.

— Qui nous amènes-tu donc, La Bruyère ? demanda l'inconnu en s'adressant à l'introduit du page.

— Mon révérend père, répondit le valet qui était effectivement l'ancien domestique de l'infortuné comte de Saint-Hyrem, je vous amène mad...

Le jeune homme lui lança entre les deux épaules un coup de poing si bien appliqué qu'il lui coupa net la parole.

— C'est moi, Claude Aubryot, mon père ; dit le page pendant que le valet le regardait tout effaré.

— Vous voilà donc enfin ?... Soyez... le bienvenu, quoique vous vous soyez fait attendre bien longtemps.

— Il y a vingt minutes à peine que je suis à Saint-Antonin, mon père ; vous voyez que je n'ai pas perdu de temps.

— Je ne vous adresse pas de reproches, mon enfant, mais vous savez comme moi combien les intérêts dont vous a chargé Sa Grandeur l'évêque de Luçon nécessitent, à cause de leur gravité, de la promptitude, de l'adresse, de l'intelligence et surtout de la fidélité.

— Vous savez depuis longtemps, mon père, que ma volonté, ma fidélité et mon intelligence vous sont acquises.

— Je ne les mets pas en doute.

Le moine, où pour mieux dire, le père Joseph du Tremblay releva alors la tête ; il aperçut La Bruyère qui, appuyé contre le chambranle de la porte, bâillait à se démettre la mâchoire.

— Hors d'ici ! drôle, lui dit-il durement. Va voiller en bas, afin que nous ne soyons pas surpris.

— A vos ordres, mon père, répondit La Bruyère d'un air soumis, et il ajouta mentalement tout en descendant l'escalier : Oe accélérât de moine me fait une peur effroyable ; c'est le diable qui a pris le froc, c'est sûr !

Le père Joseph se leva, alla fermer soigneusement la porte, puis il revint, approcha un siège au page, et, après s'être rassuré :

— Maintenant, causons, mon enfant, dit-il ; les promesses que vous m'avez faites sont brillantes ; j'y ai cru puisque je suis venu ici ; maintenant il s'agit de savoir si vous pouvez, ou plutôt si vous êtes disposé à les tenir.

— Jusqu'à présent, mon père, j'ai tenu, il me semble, toutes celles que je vous ai faites ; cela m'a coûté assez cher pour que je puisse le dire hautement.

— Oui, fit le moine d'un air hypocrite, je sais le malheur qui vous est arrivé, pauvre enfant, mais nous sommes tous mortels ; ce pauvre jeune homme est maintenant dans la gloire du Seigneur.

— Je tiendrai mes promesses si vous tenez les vôtres, mon père, car maintenant, surtout, je tiens à me venger d'une façon terrible.

— Oui, je comprends cela. Mais, voyons, que désirez-vous ?

— Vous le savez aussi bien que moi, mon père, car votre présence ici me prouve que vous avez reçu ma lettre.

— Elle m'a été remise, en effet, par ce drôle et éternel dormeur La Bruyère. Je l'ai, selon votre désir, communiquée à l'évêque de Luçon. C'est égal, convenons bien de nos faits, mon enfant, c'est le moyen de nous comprendre et d'éviter tout regrettable malentendu.

— Je m'engage à amener le comte Olivier du Luc à trahir le duc de Rohan et à livrer Montauban au roi ; je m'engage de plus à mettre entre les mains du roi les principaux chefs de la rébellion et plus particulièrement M. le duc de Rohan et M. le duc de la Force, et ce, dans le délai d'un mois, à partir du jour où le siège sera mis devant Montauban. Je suis parvenu à accaparer, c'est le mot propre, toute la confiance du comte du Luc ; je le conduis à ma guise ; il ne fait que ce que je veux, et me croit tout dévoué à sa personne.

— Vous ?

— Oui, mon père, regardez-moi bien attentivement, et après vous me direz si vous trouvez toujours cela impossible.

— C'est vrai, murmura au bout d'un instant le moine en hochant la tête ; vous possédez un étrange talent ; votre voix même est changée. Le plus fin y serait pris.

— C'est ce qui est arrivé, mon père. Je vous ai dit ce que je ferais ; maintenant, je vais vous dire ce que je veux

— Parlez.

— Il faut que, d'une façon ou d'une autre, après que la place aura été livrée, le comte du Luc soit impliqué dans un complot de haute trahison, jugé, condamné à mort, dépouillé de sa noblesse, exécuté à Montauban même ; je veux que ses biens confisqués me soient donnés avec ses titres et ses honneurs.

— Vous demandez beaucoup, mon enfant, il est vrai que le service que vous proposez de rendre au roi est grand ; cela se pourra faire.

— Il faut que cela se fasse.

— Eh bien, donc, cela se fera. Mais vous connaissez nos conventions ; il faudra attendre que l'évêque de Luçon soit premier ministre.